



**HAL**  
open science

# Dans les pas des femmes migrantes. Suivre au plus près du vécu et des rapports sociaux

Rose-Myrliè Joseph

► **To cite this version:**

Rose-Myrliè Joseph. Dans les pas des femmes migrantes. Suivre au plus près du vécu et des rapports sociaux. 2023. hal-04266959

**HAL Id: hal-04266959**

**<https://hal.science/hal-04266959>**

Preprint submitted on 1 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***Dans les pas des femmes migrantes. Suivre au plus près du vécu et des rapports sociaux<sup>1</sup>.***

**Rose-Myrliè Joseph<sup>2</sup>**

Quelques heures avant de prendre l'avion, j'ai soutenu mon mémoire de licence sur la sexualité des filles adolescentes des familles pauvres à Solino, quartier populaire de Port-au-Prince (Haïti). Il est vrai qu'elles me parlaient déjà du parcours migratoire de leurs mères du milieu rural vers les classes populaires urbaines. Dans l'avion, je m'arrête sur les offres d'emploi d'un magazine, ose des conversations avec ma voisine qui a probablement plus envie de discuter avec son compagnon à côté. Les interactions sont différentes en France, ce que je comprendrai plus tard.

Un mois plus tard, je trouve déjà du travail, comme je l'avais affirmé à cette voisine d'avion à qui j'ai confié qu'avec mon brillant parcours professionnel en Haïti, je n'aurais aucune difficulté à trouver du travail en France. Mais le travail consiste à garder deux (2) enfants après l'école et la crèche. Finalement, je connais à peu près le même sort que ces femmes haïtiennes que je croise à Paris et qui me racontent, dès la première conversation, leurs difficultés d'insertion dans le marché du travail et leur confinement dans un travail peu valorisé indépendamment de leurs parcours au pays d'origine. Elles travaillent dans le service domestique y compris le *care* (soin, prise en charge de la personne), deviennent baby-sitter, femme de ménage, nounou, assistante maternelle, femme de chambre dans l'hôtellerie, employée polyvalente en maison de retraite, assistante de vie, aide à domicile... Et moi, en les écoutant se plaindre de ce déclassement socio-professionnel, je me demande pourquoi elles m'en parlent à moi. Parce que je suis étudiante et pas elles? Pourquoi insistent-elles plus sur le déclassement et non sur les « trouvailles accumulées » décrites par Liane Mozère chez les migrantes philippines? Qu'est ce que ça me fait à moi comme personne ? En quoi cela affecte mon parcours d'études et de recherche ?

Voilà comment je change d'objet de recherche, me concentrant désormais sur le parcours professionnel descendant de ces migrantes. Étudier le travail est d'ailleurs évident dans mon master qui laisse une grande place à la clinique du travail. Les recherches de mes tuteur-trice-s, m'aident à comprendre la trajectoire professionnelle de ces femmes, leur construction au travail, les aspects relationnels et émotionnels qui s'articulent aux rapports

---

1 Ce papier a été soumis pour publication en novembre 2022.

2 Docteure en sociologie clinique-psychosociologie et en études de genre, Centre de Recherche Education et Formation (CREF-Université Paris Nanterre), Laboratoire de Changement Social et Politique (Université de Paris), Groupe de Recherche, d'Enseignement et d'Intervention sur les Migrations Haïtiennes (GREIMIH).

sociaux dans leurs activités. Les apports de Vincent de Gaulejac (qui dirige plus tard mon mémoire de master II et ma thèse), Dominique Lhuillier, Fabienne Hanique, Marie-Anne Dujarier, entre autres, me permettent d'approfondir ces dimensions en allant au plus près du vécu et de la parole de ces femmes, de recueillir voire d'accueillir leurs récits de vie au travail. Mais de quel travail parle-t-on? Le service domestique est quelque peu invisibilisé dans ces recherches focalisées sur le management, les entreprises hypermodernes, et finalement assez centrées sur les entreprises du Nord. C'est déjà difficile de saisir avec ces théories mes expériences professionnelles dans les ONGs et l'humanitaire en Haïti, ou celles de mes interlocutrices qui insistent fièrement sur ce qu'elles ont pu être ou faire en Haïti.

Par contre, la clinique me permet d'approfondir certains processus impliqués dans ce déclassement, le fait par exemple de passer d'une place plutôt privilégiée dans un « petit » pays à une place de rien du tout dans un « grand » pays. Quelle position est la plus enviable : être la queue d'un lion ou la tête d'une souris ? Une collègue doctorante chilienne, Patricia Guerrero a reçu cette remarque d'un membre de sa famille : *il vaut mieux être la queue d'un lion que la tête d'une souris*. Ce n'est pas très aisé non plus d'analyser la situation sociale de ces femmes au pays d'origine : elles ne faisaient pas partie ni des plus pauvres en Haïti (car sinon elles n'auraient pas accès à la migration, encore moins à la migration vers la France), ni des catégories les plus élevées (car elles ne migreraient pas et ne deviendraient pas travailleuses domestiques). Ce statut d'intermédiaire est difficilement saisissable dans l'expression "femmes migrantes pauvres et racisées du Sud" qui occulte finalement cet aspect du déclassement social. Par ailleurs, comment oser parler de déclassement quand les images des médias ne montrent que les bidonvilles de Port-au-Prince, Cité soleil, les camps d'abris dits provisoires érigés après le séisme du 12 janvier 2010, les catastrophes naturelles et surtout sociales voire humanitaires, les conflits sociaux ou politiques... ? Comment comprendre la vie réelle des personnes qui, entre problèmes et solutions, trouvent les moyens de s'échapper, de migrer ? Comment se dire qu'elles ne migrent pas « pour » devenir travailleuses domestique, ce travail étant éloigné de leurs projets migratoires?

Par ailleurs, comment ajouter aux compréhensions cliniques des considérations propres aux situations migratoires, au service domestique, et au parcours particulier des femmes ? Les cours de Jules Falquet (ma directrice de mémoire en M1 et M2) m'apportent ce complément. J'apprends à articuler à la fois les problèmes des pays du Sud qui forcent à émigrer et les besoins (peu avoués) des pays du Nord, dans l'analyse des phénomènes qui

transforment des migrantes en travailleuses domestiques et de *care*. D'abord, cette mondialisation néolibérale est marquée par le retrait de ces États du Nord de la prise en charge de la reproduction sociale, cristallisé dans les coupes budgétaires défavorables au soin des personnes. Le familialisme fait que ce soit les familles qui répondent à ce vide étatique, et le sexisme explique que les femmes pour lesquelles on valorise par ailleurs le travail dit productif (non-domestique) soient suresponsabilisées dans les tâches domestiques, familiales, parentales. La division sexuelle du travail analysée par Danièle Kergoat participe à créer l'externalisation du travail domestique (le fait de renvoyer cette responsabilité à des « professionnel-le-s »), dans ces pays marqués en plus par la nucléarisation des familles et le vieillissement de la population. Le travail domestique est de plus en plus mécanisé, mais le niveau d'exigence de plus en plus élevé ; les tentatives de robotisation du *care* augmentent, mais les bras, coeurs et corps des personnes (des femmes) semblent encore indispensables dans ces métiers de l'humain. Dans cette mondialisation, le travail est délocalisé vers le Sud. Mais il est difficilement concevable que les familles françaises envoient en Haïti leurs enfants, les personnes âgées, malades ou en situation de handicap, pour leur prise en charge. Même si la restriction du regroupement familial force les migrantes à laisser leurs proches en Haïti. Même si certaines migrantes, pour avoir le temps de travailler, sont même obligées d'y envoyer leurs jeunes enfants nés à l'étranger ou d'autres personnes demandeuses de soin. Non, il est impensable d'exporter le *care* du Nord au Sud. La solution pour répondre à cette crise du *care*, du travail domestique, du travail reproductif, est d'importer la main d'oeuvre du Sud, comme l'a analysé Sylvia Federici. La migration est donc au coeur de la mondialisation du *care*. On parle aussi de mondialisation des migrations.

Importer dites-vous? Certains pays ont des politiques plus « explicites » d'importation de main d'oeuvre, comme l'Espagne, le Canada ou les Etats-Unis<sup>3</sup>. Mais la France n'importe pas. Ses politiques migratoires qui agit peu contre la précarisation des primo-arrivantes (problèmes de papiers, de logement, de reconnaissance des expériences et compétences antérieures...) semblent canaliser les femmes vers les emplois domestiques. L'accueil est donc suspect ! Elles doivent travailler le plus rapidement possible ou accepter les offres de formation ouvrant au secteur domestique ou de *care*, sont exposées aux travers de l'emploi informel. Elles subissent différentes formes de violences de la part des hommes (les blancs idéalisés et les compatriotes enfermés dans leurs propres frustrations de migrants), ou de la

---

3 Ces pays n'ont toutefois pas de contrat d'importation avec Haïti.

part des femmes (les patronnes françaises très critiquées par les interlocutrices et d'autres femmes haïtiennes qui les utilisent elles aussi pour soulager leurs fardeaux domestiques). Les primo-arrivantes sont en danger, au travail et ailleurs, à la merci de toutes les personnes et institutions qui comptent finalement sur elles pour augmenter leur confort ou réduire leurs malaises. Les politiques migratoires semblent suspectes, avec des impensés, des dénis, et probablement des objectifs non-avoués fondés sur l'exploitation des femmes migrantes. Sans compter les objectifs avoués visant pourtant l'inimaginable, réduire par exemple les possibilités de rapprochement familial pour ces femmes migrantes qui s'activent pourtant pour le bien-être des femmes (et familles) françaises. Un chercheur m'a dit à ce niveau que ces politiques sur le regroupement familial sont plus pensés pour les hommes, le migrant africain polygame qui veut faire rentrer ses différentes femmes et plein d'enfants. Encore les mêmes préjugés sur les hommes migrants, et la même invisibilisation des femmes. "Tous les migrants sont des hommes" pourrait-on conclure. Et "Toutes les femmes sont non-migrantes", ajouterais-je. Les migrantes sont-elles des femmes? Dans quelle mesure peut-on dire que ces personnes qui aident les autres à « concilier » leurs vies professionnelle et familiale, ont elles aussi le droit d'avoir une vie privée, ou d'être mères, conjointes ? Que dire de l'invisibilisation de leurs conditions dans certains discours en faveur des femmes, y compris des discours dits féministes ? Ne sont-elles pas des femmes elles aussi, pourrait-on se demander en reprenant l'expression de Sojourner Truth dénonçant l'invisibilisation des femmes noires à la fois par les hommes noirs et les femmes blanches? Les migrantes sont-elles d'ailleurs des personnes ?

J'écoute ces femmes, les suit dans leurs plaintes, interrogations et même les regrets ou remises en questions des certitudes antérieures. Car finalement, elles vivent en France ce que vivaient leurs servantes en Haïti. *Maman c'est toi la servante ici*, déclare ainsi une fille migrante à sa maman qui utilise cette expression pour revenir sur la situation des servantes en Haïti. A la suite de mon master I, je retourne donc en Haïti pour écouter ces travailleuses domestiques et leurs employeuses. Les servantes subissent elles aussi une situation migratoire, proviennent souvent du milieu rural. Je questionne aussi les femmes paysannes susceptibles de migrer à Port-au-Prince, femmes oubliées dans les discours en faveur du « pauvre paysan haïtien » qui ne soulignent pas que plus exploitée encore est sa femme. Et finalement, j'écoute également des femmes françaises qui se présentent comme étant de « bonnes patronnes » mais expriment un « racisme à peine dévoilé » infiltré même

dans leurs explications dites anti-racistes. D’ou l’importance d’analyser les rapports sociaux et pas uniquement les situations apparemment conflictuelles, de scruter les impensés ou dénis qui font partie de l’idéologie raciste analysée par Colette Guillaumin, ou du nano-racisme critiqué par Mustapha El Miri. Comment trouver les "préjugés" dans des discours qui prétendent les critiquer? Comment recueillir la parole sur le racisme quand on est soi-même un-e chercheur-e racisé-e ?

Finalement, qu'est-ce qui relie les femmes les plus pauvres du pays « le plus pauvre » du monde aux femmes les moins pauvres des pays les plus riches? C'est cette chaîne de migration, de travail et de substitution, qui transforme les migrantes en travailleuses domestiques en gardant par ailleurs les employeuses non-migrantes sous certains jougs que je n’aborde pas ici. Dans chacun de ses maillons s'articulent les rapports sociaux et se déploient des démarches de subjectivation et de résistance. Parmi les stratégies des migrantes, on peut noter leurs investissements pour réussir au moins quelque « chose » dans cette migration qui n’exclut pas des parcours d’échec. Elles cherchent à réussir leur(s) enfant(s) ! Le projet parental de ces femmes migrantes déclassées, le rêve d’une mobilité intergénérationnelle en réparation à leurs échecs, les aspirations relatives à la réussite scolaire, l’éducation dans les familles transnationales, tel est mon objet de recherche désormais. Cela permettra de faire dialoguer au moins deux (2) tendances dans l’étude des migrations. D'une part les recherches sur la chaîne globale de *Care* étudiée notamment par Arlie Russell Hochschild ou Rhacel Salazar Parreñas qui analysent les relations des migrantes avec les membres de la famille vivant au pays d’origine. D'autre part celles étudiant les enfants d’immigré-e-s, la seconde génération, les « enfants sur place ». Penser les femmes migrantes permet de construire le pont entre ces deux (2) champs de recherche et de penser la «conciliation famille-travail » dans la vie de ces femmes, s’il n'est pas interdit d'appliquer à leur cas les concepts utilisés pour analyser la vie des "femmes".

## Bibliographie

Damamme, A., Hirata, H., Molinier, P., (coord.). (2017). *Le travail entre public, privé et intime. Comparaisons et enjeux internationaux du care*. L'Harmattan.

Falquet, J., Hirata, H., Kergoat, D., Labari, B., Sow, F. & Le Feuvre, N. (2010). *Le sexe de la mondialisation: Genre, classe, race et nouvelle division du travail*. Presses de Sciences Po. <https://doi.org/10.3917/scpo.falqu.2010.01>

Joseph, R.-M. (2010). « Migration et travail des femmes haïtiennes : penser le féminin pluriel », in *Actes de colloque : perspectives étudiantes féministes*, pp. 95-113.

Joseph, R.-M. (2017). « Les paradoxes et les illusions de l'égalité dans le travail : l'occultation des dominations », in Aline Charles et Elsa Galerand, *Travail, temps, pouvoirs et résistances, Recherches féministes* – Université Laval, Vol. 30, n° 2, pp. 197-216.

<https://www.erudit.org/fr/revues/rf/2017-v30-n2-rf03510/1043929ar/>

Joseph, R.-M. (2022 [2019]). « Familles transnationales et investissement scolaire : lutter contre le déclassement par la mobilité sociale intergénérationnelle. Une analyse comparée et multi-située des parentalités haïtiennes en migration (France, Etats-Unis, Québec) ». {date}. <hal-03760029> - HAL Id : **hal-03760029**, version 1

Moujoud, N.(2008). « Effets de la migration sur le femmes et sur les rapports sociaux de sexe. Au-delà des visions binaires », *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], 16 | 2008, mis en ligne le 22 mars 2011, consulté le 25 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cedref/577> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cedref.577>